

— C'est toi qui veux que cette dette-là soit payée ? fit Sourof d'un air sombre.

— J'ai compté sur toi : de combien d'argent peux-tu disposer en ma faveur ?

— A toi ? tu veux prêter de l'argent à Mourief ? S'il l'accepte, il prouvera bien qu'il est le dernier des misérables !

— Que non ! on peut tout accepter de sa femme !

— Sa femme !

Sourof, complètement anéanti, se laissa tomber dans son fauteuil. Dosia, la tête toujours un peu de côté, le contemplait avec une certaine inquiétude. Voyant qu'il en réchapperait sans les secours de l'art, elle lui rit au nez, mais si gentiment, que cet acte irrévérencieux put passer pour un sourire.

— Oui ! sa femme ! dit la princesse en levant la tête. Il n'est pas de cœur plus noble, plus généreux, plus...

— Il n'est pas d'âme plus absurde qu'une belle âme ! s'écria Platon en se levant. Cela vous faire rire, vous ? dit-il à Dosia qui l'examinait curieusement. C'est drôle, n'est-ce pas, de voir une femme d'esprit faire une irrémissible sottise !

— Ce n'est pas ça que je trouve drôle, riposta vertement Dosia.

Le vieil homme n'était pas tout à fait mort en elle.

— Et quoi donc ?

— Vous !

Platon regimba.

— Moi ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous vous fâchez sans savoir pourquoi, répliqua la jeune rebelle ; il n'y a rien de drôle comme de voir un homme d'esprit se battre contre un moulin à vent. Mais je ne suis qu'une petite fille, ajouta-t-elle en lui faisant une référence. Si tu ne peux pas te mettre d'accord avec lui, dit-elle à la princesse, appelle-moi, je t'apporterai du renfort.

Elle sortit majestueusement, laissant Platon plus bourru que jamais.

— Tu peux confier à Dosia un secret que tu me caches ? dit-il à sa sœur d'un ton de reproche.

— Je ne le lui ai pas confié, mais tu sais quelle fine mouche est cette ingénue. Elle a deviné sur-le-champ.

— Qu'est-ce qu'elle a deviné ?

— Que son cousin ne pouvait pas avoir fait cette abominable folie.

— Qui donc l'a faite, si ce n'est lui ?

— Il ne te l'a pas dit ?

— Tu vois bien que non ! Depuis une heure, lui, elle et toi, vous me promenez dans un amphigouri !

— Eh bien ! mon ami, tâche de déployer autant de perspicacité que Dosia, car j'ai promis de ne rien dire.

Au bout d'une heure, Platon, parfaitement d'accord avec sa sœur, sortait de chez elle, emportant tout ce qu'elle possédait de valeurs. Il passa chez lui, dépouilla son secrétaire et se rendit sur-le-champ au logis de Mourief.

Celui-ci, très fatigué, attristé par l'insuccès de ses dernières démarches, venait de rentrer chez lui. Couché tout de son long sur le canapé, il méditait sur la sottise des humains en général et des jeunes cornettes en particulier. L'annonce de la visite de son ami ne lui causa qu'un médiocre plaisir, car il s'attendait à une seconde édition de la semonce.

— Je suis venu voir si je pouvais t'être utile, dit Sourof en franchissant le seuil.

— Je te remercie, dit Mourief un peu embarrassé.

— Je suis fâché d'avoir été si injuste. Tu ne m'en veux pas ? dit Platon en tendant les deux mains à son camarade.

— Ah ! s'écria celui-ci, elle a parlé !

— Non, mais j'ai deviné... Il n'est rien qu'on ne fasse pour son frère, continua-t-il ; voici mon portefeuille, je

crois que tu y trouveras de quoi terminer cette ennuyeuse affaire.

Pierre sauta au cou de son ami, qui, cette fois, lui rendit son accolade.

— Quelle femme que ta sœur ! lui dit-il quand il put parler.

— Je t'avais bien dit, fit Platon avec orgueil, qu'il n'y en avait qu'une au monde.

— Je ne suis pas digne d'elle, murmura Pierre en secouant la tête ; je ne sais pas comment elle a pu conson-tir...

— Il en est quelques-uns de plus mauvais que toi, répondit Sourof ; d'ailleurs, je suis enchanté de t'avoir pour beau frère. Mais occupons-nous d'affaires sérieuses.

Les deux amis réglèrent les comptes, et, quand tout fut arrangé, Platon se leva.

— Je vais chez le colonel, dit-il ; je crois que le digne homme sera bien aise de me voir.

— Que vas-tu lui dire ? fit Pierre effrayé.

— Je vais lui dire que ta dette sera payée, parbleu !

XXII

— Que peux-tu bien avoir dit à Minkof ? demanda un soir la princesse à Dosia qui la regardait se déshabiller en revenant du théâtre.

— Ah ! voilà ! Que lui ai-je dit ? fit la jeune fille d'un air distrait. Et lui, qu'est-ce qu'il t'a dit ? reprit-elle avec vivacité.

— Il m'a dit qu'il n'avait rien compris à ce que tu lui avais dit, répliqua la princesse en riant. Si tu trouves que ce n'est pas assez net, ne t'en prends qu'à toi-même.

Le visage de Dosia s'éclaira ; ses dents blanches brillèrent un instant, puis elle redevint sérieuse, ou plutôt distraite.

— Je lui ai dit que je ne comprends pas comment on peut être assez malheureux pour avoir envie de m'épouser, fit Dosia après un silence.

— Alors, c'était une vraie demande en mariage ? demanda la princesse en s'efforçant de ne pas rire.

— Oui, répondit Dosia ; s'il l'a pris pour une impertinence, cela veut dire que j'ai compris sa proposition ; et s'il la pris pour une boutade, c'est que je ne l'ai pas tout à fait comprise. N'est-ce pas clair ?

— Pas trop, fit la princesse riant toujours.

— C'est toujours aussi clair que son discours à lui ! « Mademoiselle, les liens du mariage sont aussi sacrés qu'indissolubles. Heureux celui qui trouve dans ce désert du grand monde l'épouse qui doit couronner son foyer et embaumer sa vie ! Si je pouvais être celui-là, je m'estimerais à jamais heureux. »

— Voyons, Dosia, il ne t'a pas dit cela ! s'écria la princesse.

A peu près. Si je me trompe, ce n'est pas de beaucoup. Tu vois qu'à une demande aussi amphigourique je ne pouvais pas faire d'autre réponse.

— Mais il m'a demandé si ta mère accueillerait sa demande ; donc, c'est sérieux. Veux-tu que j'écrive à ta mère ?

— Non, non ! s'écria Dosia ne réveillons pas le chat...

— Chut ! fit la princesse en mettant son doigt sur ses lèvres d'un air de reproche.

— Soit, je n'achèverai pas ! fit Dosia. Je suis bien sage à présent, tu vois ! Je laisse mes phrases à moitié. Je voulais dire qu'il y a six mois que maman ne m'a grondée, et que cette habitude m'a été très douce à perdre... Donc, quand je voudrai me marier, avec l'aide de la sage Sophie, mon mentor, je n'aurai pas besoin de maman pour me décider.

— Minkof est riche, il est jeune, bien apparenté, il a une belle place.

— Il est bête comme une oie ! murmura Dosia, les yeux levés au plafond.